

4
LA GRIPPE,

COMÉDIE

ÉPISODIQUE,

EN PROSE ET EN UN ACTE;

SUIVIE de Réflexions curieuses & amusantes,
sur l'état actuel du Théâtre Français.

Par M. * * * * *

Prix 1 liv. 4 sols.



A PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN,
Libraire, rue du Petit-Lyon-S. G.

M. D C C. L X X V I.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.

PERSONNAGES.

M. ANODIN, *Médecin.*

Mde CAILLETTE, *Petite-Maitresse.*

Mde PRINTEMS.

Mde MITOUFLET.

Mde AULNIN, *Marchande de Draps.*

Mlle LOLOTTE.

NICETTE, *jeune Paysanne.*

M. RAFLE, *Procureur.*

UN VIEILLARD.

SANDIS, *Gascon.*

M. CATASCOPOS,

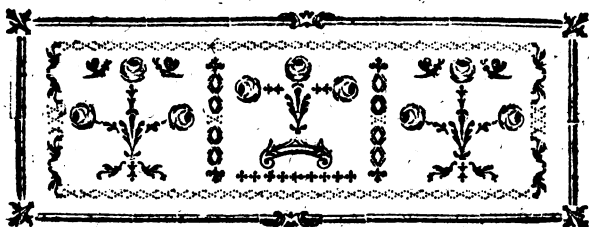
GROS-GÉNIE, *Compositeur de Musique.*

UN IVROGNE.

PIERROT.

Troupe d'Enrhumés & d'Enrhumées, qui viennent former une danse singulière, avec deux Goutteux.

La Scène est à Paris, chez Mr. Anodin.



LA GRIPPE,

COMÉDIE ÉPISODIQUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

A N O D I N , *seul.*

IL faut avouer que Paris est une Ville bien agréable pour les gens d'esprit ! On y fait des duppes beaucoup plus facilement qu'ailleurs. Je m'y suis donné pour habile Médecin, & les Malades viennent à moi de toutes parts. On m'y croit sur-tout fort expert à guérir de la Grippe ; mais la peste m'étouffe si je connais cette maladie-là que par le nom singulier qu'elle porte. La Grippe !... Elle a sans doute été nommée

A 2

de la sorte par quelque Juif ou par quelque Huissier. Tout ce que je fais de cette maladie, c'est qu'elle fait beaucoup touffer, & qu'elle fait gagner beaucoup d'argent aux Médecins, aux Chirurgiens & aux Apothicaires. Je lui suis aussi redevable de ma fortune : à quelque chose malheur est bon. Voyons s'il n'y a point de fautes d'impression dans l'avis que je vais faire répandre dans le public. (*Illu.*) « A tous les » Enrhumés présens & à venir ; avis très- » important. Le Sieur Anodin, Médecin » comme il n'y en eut jamais, guérissant » ses malades en trois jours, trois heures, » trois minutes, trois secondes, est posses- » seur d'une Liqueur merveilleuse, qui dé- » racine les Gripes les plus invétérées ; » eussent-elles été occasionnées par le froid » d'une Pièce nouvelle. En buvant une » cuillerée de cette eau, dont la propriété » est surprenante, on peut aller sans crainte » au plus épais brouillard ; on se trouve- » rait même sans se glacer auprès d'une » vieille coquette. Le Sieur Anodin de- » meure à Paris, rue des Lombards, chez » un Confiseur, à l'enseigne du pain de » Sucre. » (*Après avoir lu.*) J'aurais pu me

passer de publier cet avis, car je suis assez connu; mais je veux avoir un carrosse & deux terres bien titrées..... J'entens quelqu'un tousser; c'est sans doute une pratique.

S C È N E I I.

Mde. CAILLETTE, ANODIN.

Mde CAILLETTE, *toussant d'une manière qui annonce une poitrine très-délicate.*

HEM! hem! Je suis excédée, anéantie. Monsieur, j'ai recours à votre Art.

A N O D I N.

Avez-vous la Grippe depuis long-tems, Madame?

Mde. CAILLETTE.

Quelle expression ignoble! Est-ce qu'une femme comme moi a la Grippe? C'est bon pour le peuple. Dites que j'ai la poitrine affectée.

A N O D I N.

Vous avez raison, Madame; je vous

A 3

prie d'excuser mon ignorance des termes nouveaux. Et cette *affection* est-elle bien ancienne ?

Mde C A I L L E T T E.

Je m'en suis ressenti dès que l'influence des Rhumes a commencé. Cela pouvait il être autrement , délicate comme je suis ? Le moindre changement dans l'air me rend malade à périr ; c'est au point , que dans l'Eté la rosée & le ferein me causent une extinction de voix.

ANODIN, *lui présentant une bouteille de son eau.*

Prenez chaque matin une cuillerée à bouche de cette eau ; & je vous réponds , Madame , que vous ne serez plus désagréablement affectée par l'intempérie des saisons.

Mde. C A I L L E T T E,

Mais , Monsieur , je ne veux point être guérie de mon Rhume.

A N O D I N.

Que prétendez-vous donc , Madame ?

Mde C A I L L E T T E.

On a le plaisir de garder la chambre , de recevoir des visites , de rester dans un

deshabillé galant , & d'aller même au Spectacle dans un négligé qui sied toujours aux jolies femmes.

A N O D I N.

Vous voulez garder votre Rhume ! Permettez-moi de vous le dire , voilà un caprice auquel je ne m'attendais pas. Mais que desirez-vous de moi ?

Mde. C A I L L E T T E.

Une chose toute simple. Je serais charmée de tousser d'une façon particulière. Si je vais au Spectacle , & que je me mette à tousser , aussi-tôt c'est un bruit général ; on ne m'entend point , je suis confondue avec tout le monde ! Ne pourriez-vous pas remédier à cela , mon cher Docteur ?

A N O D I N.

Rien de plus facile. J'ai une certaine eau dont je ne gratifie que les personnes qui méritent le plus de considération. Je vous promets qu'elle vous donnera une toux perlée.

Mde C A I L L E T T E.

Oh ! c'est divin. Vous êtes un homme

A 4

unique. Et combien vendez-vous la petite bouteille?

A N O D I N.

Un louis d'or seulement.

Mde C A I L L E T T E.

Ce n'est guères la peine de s'en passer. Faites-en porter tout de suite deux douzaines dans ma voiture ; j'en veux faire présent à mes amies, qui seront charmées aussi de se distinguer du commun. Une toux perlée. Que j'aurai de plaisir ! Une toux perlée !.... Mais ; au moins, le goût de cette eau n'est pas détestable ?

A N O D I N.

C'est un Elixir délicieux. Le sirop de Violette n'est rien auprès.

Mde C A I L L E T T E.

Vous devez en avoir un débit prodigieux ; car tout le monde est horriblement enrhumé.

A N O D I N.

Si j'en voulais vendre à tous ceux qui se présentent, je n'y pourrais suffire. Mais il faut que les Acheteurs vulgaires se contentent de mon eau la moins précieuse.

Mde CAILLETTE.

On est flatté d'obtenir la préférence. Il est si désagréable de touffer comme les gens du peuple ! Avec cela , on change à faire peur. Pour moi, je n'ose me regarder dans mon miroir. (*Elle touffe.*) Hem ! hem !

A N O D I N.

(*Votre teint, Madame, conserve toute sa fraîcheur, & vous avez même une grâce infinie à touffer.*)

Mde CAILLETTE.

Vous êtes galant, Monsieur le Médecin : on voit bien que vous êtes à la mode. Mais parlons sérieusement. Ne devriez-vous pas débarrasser promptement la société de ces Rhumes éternels ? Ils lui font un tort considérable. On est étourdi du bruit qu'ils occasionnent. On n'entend au Spectacle que touffer, moucher, cracher. Les précautions qu'ils forcent de prendre, sont au point ; que les jolies femmes ne restent plus que deux heures à leur toilette. Pour comble de malheur, ces charmans colifichets dont nous faisons nos délices, les Petits-Collets, sont hors d'état de fredonner les Ariettes nouvelles.

A N O D I N.

L'eau merveilleuse que je distribue va remettre les choses dans l'ordre.

Mde CAILLETTE.

Adieu, Monsieur, je cours la prôner à tout Paris. Une toux perlée ! Cela sera charmant. Une toux perlée ! (*Elle sort.*)

A N O D I N, *seul.*

Il me faudrait beaucoup de pratiques comme celle-là. Ce n'est pas seulement à guérir ses malades, que consiste l'habileté d'un Médecin; il doit exceller sur-tout dans l'art de flatter leur manie.... Mais que vois-je?.... voilà une figure bien pédantesque.

S C È N E I I I.

CATASCOPOS, ANODIN.

CATASCOPOS.

SALUT. Vous avez le bonheur d'avoir peint dans le fond de votre œil un savant des plus illustres.

A N O D I N.

Quel langage!

C A T A S C O P O S.

C'est-à-dire que vous avez le bonheur de me voir. Vous savez que les rayons divergens de chaque objet, venant frapper la rétine visuelle... Néomimos... Ephébos...

A N O D I N.

Eh! Monsieur, humanisez-vous, parlez tout simplement.

C A T A S C O P O S.

Par le Bathos! je n'ai garde: il faut bien que je me montre expert dans la langue Grecque, tout en m'exprimant dans l'idiôme le plus vulgaire.

A N O D I N.

Mais, Monsieur, je vous crois savantissime: ainsi vous pouvez...

C A T A S C O P O S.

A la bonne-heure. Je m'appelle Cataf-copos, rétif aux préjugés populaires, & je viens.....

A N O D I N.

Oui, je vois que vous avez la Grippe, & je.....

CATASCOPOS.

O ciel, quel blasphème ! est-ce que j'ai le tems de m'enrhumer, moi qui pâlis jour & nuit sur mes nombreux manuscrits ? Je vais à l'instant vous disséquer. . . .

stANODIN :

Ah ! c'est fait de moi, je suis mort. . . .
Eh, Monsieur, ne me disséquez pas.

CATASCOPOS.

Vous me feriez rite, si je n'en avois perdu l'habitude. Je voulais dire que j'allais vous disséquer, avec le scalpel du raisonnement, la maladie vulgairement appelée Grippe.

ANODIN.

Pourquoi ne pas vous expliquer d'abord ?

CATASCOPOS.

Vous m'avez interrompu au milieu de ma période. Ecoutez bien : on s'imagine que la Grippe est un effet du mauvais air ; & moi je dis qu'elle est plutôt occasionnée par les mauvais Auteurs. Voici comment je le prouve : il n'y a jamais eu tant de pitoyables Ecrivains, tant de Poètes à la douzaine ; il n'y a jamais eu aussi tant de

Rhumes : vous voyez bien que l'un est une suite de l'autre.

A N O D I N.

Vous raisonnez d'une manière unique ,
Monsieur Catafcofos.

C A T A S C O P O S.

Oh ! moi , je suis fort pour les idées singulières. Voulez-vous que je vous pousse mon argument en forme ? Tenez , le voilà dans toutes les règles du syllogisme : lorsqu'il n'y avait que de bons Auteurs , la Grippe ne régnait point ; or , elle règne actuellement qu'il y a un si grand nombre d'Ecrivains médiocres ; donc les mauvais Auteurs ont fait naître la Grippe.

A N O D I N , *en riant.*

Votre argument est sans réplique.

C A T A S C O P O S.

Je vais plus loin , & je démontre mon système par le raisonnement. Tout ce qu'on lit va se placer dans le cerveau , qui est le siège de la mémoire ; & c'est pourquoi la Grippe commence d'abord par la tête. La glande pinéale , se trouvant désagréablement affectée par les platitudes & les froi-

deurs des Brochures & des Pièces nouvelles, cause de violentes migraines, des rhumes de cerveau; l'humeur se fond, tombe sur la poitrine: & telle est l'origine de la Grippe, dont tout le monde se plaint.

A N O D I N.

Je ne vois qu'une chose à redire dans votre système: les personnes qui ne lisent point & qui ne vont jamais au spectacle, ont aussi la Grippe: comment la gagnent-elles?

C A T A S C O P O S.

Par les corpuscules glacés & tortus qui s'échappent journellement à travers les pores des mauvais Auteurs.

A N O D I N.

C'est-à-dire que ces Messieurs inoculent partout la sottise & la Grippe.

C A T A S C O P O S.

Eh sans doute.

A N O D I N.

Quel remède trouvez-vous à cela?

C A T A S C O P O S.

Oh! c'est ici que je brille. Admirez la force de mon génie, & la beauté de mes

vues patriotiques. La Grippe étant une maladie dangereuse , l'Etat ne doit rien épargner pour la détruire : il est donc de son intérêt qu'il me fasse une forte pension , & qu'il ordonne que mes ouvrages soient seuls lus dans toute la France ; afin que leur sublimité , donnant un nouveau cours aux esprits animaux , réchauffe , fortifie & détruise à jamais les fluxions de toute espèce.

A N O D I N.

Mais , Monsieur Catafopos , que deviendrait mon eau merveilleuse ?

C A T A S C O P O S.

Oh ! mes Ecrits sont encore plus merveilleux. Il est vrai qu'ils ne se vendent pas ; mais ce n'est ni ma faute , ni celle du Libraire. Je veux bien vous en faire présent. (*Il appelle.*) Hola ! petit apprentif , amène ici la monture , & dépose son précieux fardeau.

(*Un âne paraît , conduit par un petit garçon , & chargé d'un gros balot.*)

A N O D I N.

Miséricorde ! un âne , Monsieur Catafopos !

C A T A S C O P O S.

Ne craignez rien ; c'est un de mes disciples ; je m'amuse à lui donner de l'éducation.

A N O D I N.

Je vois qu'il est chargé de sciences ; mais il n'en est pas moins un âne : de même bien des gens , gonflés de grec & de latin....

C A T A S C O P O S.

Je vous fais grace de l'application. Vous allez lire.....

(*L'âne regimbe , se cabre , caracole , &c.*) :

Ah ! tu fais le rétif , mon âne , tu fais le rétif. (*Au Médecin , après que l'énorme ballot est enfin mis à terre.*) Monsieur le Docteur , vous allez voir quels sont mes Romans , & mes projets.....

(*Il ouvre le ballot , & il en sort une épaisse fumée , & une quantité prodigieuse de rats.*)

Dieux !... C'est un tour que l'on me joue. Sauvons-nous, sauvons-nous ; abandonnons le genre humain à la Grippe.

(*Il sort furieux.*)

A N O D I N , *seul.*

Des rats & de la fumée !... Voilà bien

ce

ce qui résulte souvent de la plupart des écrits modernes.

S C È N E I V.

NICETTE, PIERROT, ANODIN.

PIERROT, *il touffe.*

MONSIEU • le Médecin , je venons vous prier de nous guarir de la Grippe.

A N O D I N.

La chose est très-aisée.

N I C E T T E.

Vous faurez que je nous aimons , & que ste vilaine toux-là nous empêche de nous parler à chaque instant de note amour.

P I E R R O T.

Oui , alle me rend tout chose. Quand je sis auprès de Nicette , je voulons li dire comme ça de petites drôleries , selon note accoutumance : eh ben , ne v'la-ti pas ste coqueluche qui me prend , & au lieu

B

d'eun biau discours, je ne pouvons que faire, heu ! heu ! heu ! (*Il touffe.*)

A N O D I N.

Je vous plains, Monsieur Pierrot.

N I C E T T E.

Dame ! vous avez ben raison. Y m'est avis que son rhume me fait bieaucoup pus de mal que le mian, voyez-vous.

A N O D I N.

C'est que vous êtes trop sensible, belle Nicette.

P I E R R O T.

Morgué ! est-ce que vous croyez que les amoureux de la campagne sont comme ceux de la ville, qui restons tout eun jour à se regarder, ni pus ni moins que des statues ? Oh ! nous autres je jasons aussi bellement que des pivars & des moineaux.

N I C E T T E.

C'est ben vrai ça : mais à présent je ne pouvons pus nous dire de suite deux petits mots d'amiquié.

A N O D I N.

La Grippe ne fera pas toujours la seule chose qui vous en empêchera.

P I E R R O T.

Ah ! vantregué ! est-ce qu'il y aurait encore queuque maladie qui baillerait du tintoin à note amour ?

A N O D I N.

Oui vraiment , & c'est l'inconstance.

N I C E T T E.

Je ne connaissons point ste maladie-là au Village. Stapendant que faut-y faire à cerfin de ne pas la gagner ?

A N O D I N , *en riant.*

Ma foi , je n'en fais rien ?

P I E R R O T.

Qu'alle vienne , qu'alle vienne ; je m'en gausse ; je ferons comme à présent : malgré la Grippe , je fis fou de Nicette.

N I C E T T E.

Eh , moi donc ! Les Rhumes , les Coqueluches ne saurions me faire oublier mon Piarrot. (*à Pierrot.*) Acoute , comme le cœur me bat pus fort après que j'ai ben touffé , y m'est avis alors que je te voyons.

P I E R R O T.

Tians , Nicette , la Grippe m'empêche

B 2

de dormir presque toutes les nuits ; je ne faisons que tousser & me retourner quand je suis couché ; mais tout ça m'est égal ; parce que j'ons le plaisir de songer à toi.

A N O D I N.

Ce ferait donc dommage de vous guérir , mes chers enfans ?

P I E R R O T.

Vous nous la baillez belle. Je n'avons pas besoin d'être enrhumés pour ben nous aimer , voyez-vous.

N I C E T T E.

Eh mon Dieu, non !

A N O D I N.

Vous avez raison. Vous m'intéressez , mes chers enfans. Tenez , voilà une bouteille de mon eau ; prenez-là , je vous la donne.

N I C E T T E.

Grand-marci. J'allons nous marier bientôt : vous viarez à note noce , n'est-ce pas ?

A N O D I N.

J'en ferai charmé.

NICETTE.

Je demeurons à la Rapée. Vous n'aurez qu'à demander Nicette & Piarrot; tout le monde nous connaît.

PIERROT, *tirant Nicette par la manche.*

Vians - t'en, vians - t'en; courons vite nous défaire de notre Rhume, à ce fin que rien ne nous trouble dans nos amours. De l'eau! oh! oh! que ça est drôle! de l'eau! (*Il sort en riant naïvement.*)

NICETTE, *revenant sur ses pas.*

Vous avez donc comme ça beaucoup d'eau pour guérir les filles?

ANODIN.

Sans doute.

NICETTE.

C'est bon, c'est bon; je vous enverrai toutes mes bonnes amies. Votre savante, Monsieur le Docteur. Le brave homme! Il a pitié des pauvres filles. (*Elle sort.*)

ANODIN, *seul.*

Mon eau va les défenrhumer; & le mariage va les guérir de leur amour.



 S C È N E V.

Mde PRINTEMS, Mde MITOUFLET,
ANODIN.

Mde PRINTEMS. (*Elle a presque une extinction de voix.*)

AH! Monsieur, rendez-moi la parole.

Mde MITOUFLET.

Cette maudite Grippe, empêcher une femme de parler! Eh, que deviendrait la société! L'ennui règnerait par-tout. Les hommes, ces petits Messieurs si fiers, si vains, perdraient les trois-quarts de leurs délassemens. C'est par la conversation que l'esprit de mon sexe se développe, brille, éclate. Pour moi, je me rends justice, & je ne parle jamais.

ANODIN.

Je m'en apperçois en effet. Mais que puis-je pour votre service, Mesdames?

Mde MITOUFLET.

Il s'agit de rendre à Madame, la faculté

de parler , & de me mettre , moi , dans le cas de ne point la perdre. Que deviendrais-je si j'allais être muette ! Je vois cependant que c'est un des effets de la Grippe. O la terrible Maladie !

A N O D I N.

Les deux cures que vous me demandez sont très-faciles à faire. (*A Mde Printems.*) Comment la Grippe a-t-elle pris à Madame ? Vous êtes-vous toujours tenue bien chaudement ?

Mde P R I N T E M S.

Non.

Mde M I T O U F L E T.

Madame se conduit pourtant avec beaucoup de prudence. Elle ne refuse jamais les grands soupers , auxquels on l'invite ; & , pour se réchauffer l'estomach , elle vous sable sa bouteille de Champagne , & boit ensuite différentes Liqueurs.

A N O D I N.

Peste ! Quel régime. (*à Mde Printems.*) Vous faites tout cela ?

Mde P R I N T E M S.

Oui.

B 4

Mde MITOUFLET.

Est-ce que vous ne connaissez pas Madame Printems ? C'est la fille de la joie , la mère du plaisir. Elle aime la danse à la fureur ; on la rencontre dans tous les Bals ; & souvent encore elle passe la nuit à jouer.

A N O D I N.

Le moyen de n'être pas enrhumée ! Je ne m'étonne plus si j'ai un si grand débit de mon eau.

Mde PRINTEMS.

Dépêchons-nous.

Mde MITOUFLET.

Mais vous m'interrompéz toujours ; je puis à peine dire deux mots. Apprenez , Monsieur le Docteur , que je m'appelle Madame Mitouflet , que j'ai singulièrement de l'esprit , & qu'on aurait beaucoup de plaisir dans le monde à m'entendre , si je n'étais extrêmement silencieuse.

A N O D I N.

Vous en donnez des preuves , & je vous félicite aussi de votre humeur modeste , Madame Mitouflet.

Mde MITOUFLET.

Bon ! Il n'y a que les maris qui doivent être sans amour-propre ; & vous en comprenez bien la raison ?

A N O D I N.

A merveille. Voyons votre pouls, Madame Printems.

Mde P R I N T E M S.

Tenez.

A N N O D I N , *après lui avoir tâté le pouls.*

Votre enrrouement se dissipera bientôt , & vous vous dédommagerz de votre long silence.

Mde P R I N T E M S , *sautant de joie.*

Tant mieux , tant mieux !

A N O D I N , *après avoir tâté le pouls à Madame Mitouflet.*

O Ciel ! Madame Mitouflet , vous êtes menacée de la Grippe , & vous allez avoir une extinction de voix.

Mde M I T O U F L E T.

Qu'entens-je !.... Quel malheur !.....
Suivez-moi , ma bonne amie ; je suis prête

à m'évanouir. Je cours chez moi me renfermer tout le reste de l'hiver. (*Elles sortent.*)

ANODIN, *seul.*

(*Il rit.*) Ah! ah! ah! Je lui ai fait une belle peur. Il serait plaisant que la Grippe la forçât de se taire.... Mais quel vacarme!.... Oh! oh! voilà un singulier malade.

S C È N E V I.

UN IVROGNE, ANODIN.

L'IVROGNE.

C'EST bien ici la maison.... de la chambre.... que je cherche.... Ainsi, Monsieur l'habit noir.... (*Il appelle.*) Eh! Garçon!

ANODIN.

Que voulez-vous, mon ami?

L'IVROGNE.

Ce que je veux?.... Parbleu, je.... je ne m'en souviens plus. Votre mine lugubre a dérangé la conception.... de ma

mémoire..... Cependant je venais chercher quelque chose, &....

A N O D I N.

C'était sûrement une bouteille de.....

L' I V R O G N E.

M'y voilà. Je savais bien que je m'en souviendrais. Oui, une bouteille, je m'en rappelle actuellement. J'ai une mémoire étonnante, sur-tout pour ce qui est de... car.... si....

A N O D I N.

Je vais chercher ce qu'il vous faut.

L' I V R O G N E.

Et du bon, entens-tu, Monsieur.... Est-ce qu'il n'y a pas une table ici?.... Un honnête homme ne peut en conscience.....
(*Il apporte une espèce de guéridon.*) Voilà mon affaire.... je ne suis pas difficile, moi....
(*il s'assied & il appelle.*) Garçon! deux verres: il faut être poli, j'inviterai.....

A N O D I N.

Que faites-vous?

L' I V R O G N E.

Rien.... rien. Je m'arrange pour être à

mon aise.... Affeyez-vous là ; nous boirons un coup ensemble.

A N O D I N.

Ce n'est point ici un cabaret.

L' I V R O G N E.

Ne vient-on pas chercher ici des bouteilles?....

A N O D I N.

Oui , d'eau médécinale. Tenez, en voilà une.

L' I V R O G N E.

Quoi , ça!... Je te cassèrai ta bouteille sur la figure.... C'est bien à moi qu'il faut donner de l'eau.... je ne bois que de l'eau-de-vie.

A N O D I N.

(*A part*). Le maudit ivrogne ! (*Haut.*) Je débite une liqueur excellente pour le rhume.

L' I V R O G N E.

Une liqueur , dis-tu , Monsieur le Médecin?... Oh ! c'est différent.... Réparation.... Mais est-elle bien forte.... là bien forte... comme pour une petite Maîtresse ?

A N O D I N.

C'est une espèce de syrop.

L' I V R O G N E.

Du syrop !... Je crois que tu te moques de moi... attens, attens, je fais faire une marmelade de toute ta boutique.

(*Il va pour briser toutes les fioles.*)

A N O D I N , *l'arrêtant.*

Eh ! Monsieur, ne me ruinez pas ; je vous en supplie : je promets de vous guérir gratis de la Grippe.

L' I V R O G N E.

Moi , je ne touffe jamais , pas plus qu'à présent... (*Il fait un hoquet*), parce que j'ai soin d'humecter avec la liqueur bachique... ce qui fait que l'humidité... rencontrant la chaleur... vous comprenez bien ?

A N O D I N.

Oh ! sans doute. (*à part*). Comment pourrai-je m'en défaire ?

L' I V R O G N E.

Tout annonce en moi , n'est-ce pas , que le vin est ma tisane & mon syrop ?

A N O D I N.

Il suffit de vous voir pour le sentir.

L' I V R O G N E.

Je suis charmé que vous me rendiez justice. . . . Mais je parle si long-tems sans boire que je commence à m'enrhumer. . . . (*Il fait un hoquet.*) Serviteur très-humble : je vais au cabaret avaler une fiole qui vaudra mieux que toutes les vôtres. . . . par la raison que. . . . les esprits vineux. . . . s'entrechoquant avec. . . . enfin , cela s'entend. . . . Tu as beau faire la mine , Médecin d'eau douce ; je raisonne encore mieux que ton Esculape. . . . Voyez un peu ce plaisant visage , qui veut disputer que. . . . oh ! je lui prouverai. . . . Nous verrons si. . . . (*Il sort en colère*).

A N O D I N , *seul.*

M'en voilà donc débarrassé ! je respire.
L'insupportable chose qu'un ivrogne !



S C È N E V I I.

M. R A F L E , A N O D I N .

M. R A F L E , *l'air effaré.*

JE suis saisi de frayeur. Ouf... Que devenir ? Où me mettre ? Où me cacher ?

A N O D I N .

Qu'est-ce qui vous poursuit , Monsieur ?

M. R A F L E .

Hélas ! mes remords , le cri de ma conscience.

A N O D I N .

Oh ! oh ! le singulier langage !

M. R A F L E .

Je suis Procureur , & je me nomme Raffe.

A N O D I N .

Eh bien ! qu'est-ce qu'un Médecin peut avoir de commun avec les remords d'un Procureur ?

M. R A F L E.

Vous, allez le savoir.

A N O D I N,

Il me tarde d'en être éclairci.

M. R A F L E.

Daignez dissiper mes vives allarmes ;
sauvez-moi la vie.

A N O D I N.

De quoi s'agit-il ? Vous m'épouvantez.

M. R A F L E.

J'ai peine à vous découvrir le sujet de
mes vives inquiétudes.

A N O D I N.

Parlez hardiment ; personne ne nous
écoute.

M. R A F L E.

Allons , il faut donc s'y résoudre. J'ai
réfléchi sur la toux funeste qui désole toute
la France ; & son nom m'a fait trembler.
J'ai pensé qu'on l'appellait la Grippe,
parce qu'elle était sur-tout fatale à ceux
qui ont joué..... là.... vous m'entendez
bien ?

A N O D I N.

A N O D I N,

De la griffe , vous voulez dire ?

M. R A F L E.

Sans doute. Or , comme Procureur , je sens le danger qui me menace , &c.....

A N O D I N , *éclatant de rire.*

Ah ! ah ! ah ! Rassurez-vous , Monsieur Rafle ; ni vous ni vos pareils n'avez rien à redouter : si vos craintes étaient fondées , il y a long-tems qu'on ne verrait plus d'Huiffiers , de Sergens , de Greffiers , de Tailleurs , de.....

M. R A F L E , *lui sautant au cou.*

Ah ! vous me rassurez pour toujours : que je vous embrasse un million de fois.

A N O D I N.

Doucement donc ; vous m'étranglez , Monsieur Rafle.

M. R A F L E.

C'est pour redonner du ressort à mes doigts , que je n'osais plus faire mouvoir. Au milieu de mes terreurs paniques , je croyais déjà les sentir dans l'engourdissement.

C

A N O D I N.

Que vous allez vous dédommager !

M. R A F L E.

Il est tout simple de remplir exactement les devoirs de sa profession..... Mais je n'en reviens pas : pourquoi appeler une maladie ordinaire la Grippe ?

A N O D I N.

Parce qu'elle est née dans l'étude d'un Procureur ; il y fait froid , le poêle n'est jamais trop chaud ; les Plaideurs s'y enrhumement , & sur-tout les pauvres Clercs.

M. R A F L E.

En faveur de son origine , elle doit nous épargner. Oui, la Grippe est une de nos amies : j'aurais bien dû m'en aviser.

A N O D I N.

Son nom devait vous mettre au fait tout de suite.

M. R A F L E.

Oh ! ce nom vraiment bizarre m'a causé une belle peur. Plusieurs de mes Confrères éprouvent les mêmes allarmes ; je cours

les tranquiliser , & leur apprendre que la Grippe s'est humanisée parmi nous.

(*Il sort.*)

A N O D I N , *seul.*

Il serait à souhaiter qu'elle épouvantât tous ceux qui se permettent d'agripper le bien d'autrui.

S C È N E V I I I .

Mlle LOLOTTE, UN VIEILLARD,
ANODIN.

LE VIEILLARD.

MONSIEUR Anodin , je voudrais.
(*Il touffe.*) un préservatif contre le Rhume.
Il est bon de se garentir du mal qu'on pourrait avoir. (*Il touffe.*)

A N O D I N .

Vous prenez vos précautions un peu tard : il me semble que vous touffez très-fort.

LE VIEILLARD.

Ce n'est qu'une pituite. Comme je suis

encore un verd-galant, la Grippe n'a point eu de prise sur moi. (*Il touffe & chancèle.*)

L O L O T T E.

Prenez garde , vous allez tomber.

L E V I E I L L A R D.

Que dites-vous, jolie petite fleur ? Parlez un peu haut ; j'entens difficilement de cette oreille. C'est, grace au Ciel , la seule infirmité que j'aie.

L O L O T T E, *criant de toutes ses forces.*

Je dis que vous êtes non-seulement grip-pé par le Rhume ; mais que vous l'êtes encore par les jambes.

L E V I E I L L A R D.

(*Il rit , & puis il touffe.*) Ah ! ah ! ah !
Heu , heu , heu ! Elle est drôlette. Procurons-nous le plaisir de la voir à notre aise. (*Il met ses lunettes.*) Ah ! friponne ! Le joli minois. (*Il touffe.*)

A N O D I N.

Eh ! Monsieur , pourquoi prétendez-vous dissimuler votre Rhume ? On peut en imposer sur son âge , sur ses vertus , sur son mérite ; l'art de la toilette peut embellir

certaines femmes ; mais la Grippe , Monsieur , mais la Grippe ne saurait se cacher. Le courtisan touffe comme l'homme du peuple ; la Duchesse touffe comme la simple Bourgeoise. Ainsi cette maladie confond l'orgueil des rangs , & montre que les hommes font du moins égaux par leurs infirmités.

LE VIEILLARD.

Moi , je n'affecte point de me porter à merveille. Je jouis d'une santé à l'épreuve.

A N O D I N.

Il y a comme vous beaucoup de gens par le monde qui font les invulnérables , & qu'une toux indiscrete vient trahir malgré eux.

L O L O T T E.

J'espère que vous me donnerez enfin audience , Monsieur le Médecin.

A N O D I N.

Parlez , parlez , ma belle enfant. J'imagine qu'à votre âge on n'a pas de secrets à révéler.

L O L O T T E.

A mon âge ! A mon âge ! Est-ce qu'à

C 3

dix ans passés on est encore un enfant ? M'entendrai-je donc toujours traiter de petite-fille ! Je me flattais que si j'avais la Grippe , on me rangerait dans la classe des personnes raisonnables , puisque je serais sujette à la même maladie. Mais maman ne m'a pas plutôt entendue tousser , qu'elle a dit que j'avais la Coqueluche.

LE VIEILLARD.

C'est vous prendre pour un enfant à la bavette.

LOLOTTE.

Je demande à Monsieur le Médecin si elle a raison ?

ANODIN.

Non vraiment , elle a grand tort ; dites-le lui de ma part.

LOLOTTE.

Que vous me faites de plaisir ! n'est-ce pas qu'elle pourrait me marier bien-tôt ?

LE VIEILLARD.

Pouponne , prenez - moi pour votre mari.

L O L O T T E.

Oh ! Vous ne serez jamais ma Coqueluche.

A N O D I N.

Est-ce que vous avez déjà des amoureux ?

L O L L O T T E.

Comment déjà ! Il y a long-tems que j'en a trois : mon cousin Louiset ; notre voisin l'Avocat ; & mon compère le Commis aux Fermes. J'aime ce dernier beaucoup plus que les autres , parce qu'il me traite comme une grande fille ; & puis il porte l'épée.

LE VIEILLARD.

Eh bien , j'en porterai une aussi , moi.

L O L O T T E.

Bon ! La vôtre serait peut-être rouillée.

LE VIEILLARD.

Elle est charmante ! Et comment vous appelez-vous ?

L O L O T T E.

On me nomme Lolotte à la maison ; mais ce nom est trop enfantin , je veux

qu'on m'appelle Mademoiselle Dumont,
comme ma grande sœur.

LE VIEILLARD.

Et que fait Monsieur votre père ?

LOLOTTE.

Il est Epicier en gros , & demeure dans
cette rue.

LE VIEILLARD.

Eh bien , mignone , je vais dire à vos
parens que dans quelques années , je vous
prendrai pour ma petite femme.

LOLOTTE.

Bien obligée ; j'ai fait choix d'un mari qui
n'a pas besoin de lunettes pour me voir.

LE VIEILLARD.

Elle m'enchanté ! (*Il touffe.*) Mes hu-
meurs sont ici trop en mouvement ; pour
les calmer , je cours rendre visite à la fa-
mille de cette jolie pouponne.

(*Il sort en touffant.*)

LOLOTTE.

Voyez un peu ce galant furané ! Vrai-
ment , c'est pour son nez que je suis faite.

(41)

Il me prendrait donc pour lui servir de béquille. (*Elle sort en contrefaisant le Vieillard.*)

A N O D I N , *seul.*

La petite personne est furieusement éveillée. De nos jours, sur-tout, les enfans s'instruisent de bonne-heure.

S C È N E I X.

Mde AULNIN, ANODIN.

Mde A U L N I N .

MONSIEUR, Monsieur ; je n'en puis plus, je suis étourdie, j'ai le timpan brisé: c'est un vacarme chez moi, un tintamare affreux. Je crois que j'en suis sourde.

A N O D I N .

Eh quoi! Madame, tout votre monde a la Grippe?

Mde A U L N I N .

Eh, mon Dieu, non!

A N O D I N .

Qui occasionne donc chez vous ce bruit insoutenable?

Mde A U L N I N.

Hélas , mon mari tout seul.

A N O D I N.

Le pauvre homme est sans doute furieusement grippé ?

Mde A U L N I N.

Plût au ciel !

A N O D I N.

Je ne vous entends pas.

Mde A U L N I N.

Je vais m'expliquer. Vous voyez devant vous , Monsieur , une honnête femme , Marchande de draps , demeurant rue Saint-Denis ; je tâche de me faire aimer de mes pratiques , de mes voisins , de mes garçons , de mes domestiques ; mais je ne puis adoucir l'étrange humeur de mon mari ; il crie , il jure , il tempête du matin au soir.

A N O D I N.

Que voulez-vous que je fasse à cela , Madame ?

Mde A U L N I N.

C'est encore un ivrogne , un débauché ;

& vous m'avouerez qu'il est bien triste pour une pauvre femme de n'avoir jamais de consolation. (*Elle pleure.*)

A N O D I N.

Je vous plains sincèrement ; mais je ne vois pas comment remédier à votre triste sort.

Mde A U L N I N.

Monfieur le Médecin , je me jette à vos genoux. Par grace , donnez-lui la Grippe.

A N O D I N.

Vous n'y pensez pas : je puis ôter cette maladie , & non la faire avoir.

Mde A U L N I N.

Comme les Médecins font mourir si souvent tant d'honnêtes gens , j'ai cru qu'il leur serait facile de rendre malade , pendant quelques jours , un méchant homme , que cela corrigerait peut-être.

A N O D I N.

Tout ce que je puis pour votre service , c'est de vous donner un conseil. Ecoutez-moi. On a remarqué que les personnes qui parlent long-tems avec trop de chaleur ,

en contractent quelquefois un enrrouement qui dégénère en un gros rhume : eh bien , mettez votre mari si souvent en colère , qu'à force de crier contre vous , il attrappe la Grippe.

Mde A U L N I N.

Croyez-vous que cela réussisse ?

A N O D I N.

N'en doutez pas : c'est pourquoi on voit par le monde tant de maris enrhumés.

Mde A U L N I N.

Ainsi , à chaque fois qu'ils toussent , ils doivent songer à leurs femmes & se proposer de les rendre plus heureuses.

A N O D I N.

Assurément.

Mde A U L N I N.

Mais pourquoi un si grand nombre de femmes ont-elles aussi la Grippe.

A N O D I N.

Belle demande ! c'est parce qu'elles sont contraintes de crier du soir au matin , contre l'humeur récalcitrante de leurs époux.

Mde A U L N I N.

Oh ! puisqu'on doit entendre touffer tous les gens mariés qui sont mécontents , ne foyons point surpris que le Rhume soit universel.

A N O D I N.

Oui , oui , Madame , mettez votre mari sur le ton des autres ; excitez souvent en lui des transports de colère ; & foyez certaine que vous vous trouverez très-bien de l'avis que je vous donne.

Mde A U L N I N.

L'excellent conseil ! Allons promptement en tirer parti. (*Elle sort.*)

A N O D I N , *seul.*

Ce qu'il faut conclure de ma plaisanterie , c'est que la paix & la concorde doivent régner dans les ménages , sur-tout , en hiver.



S C È N E X.

S A N D I S , A N O D I N .

S A N D I S .

MONSIEUR le Médecin, bostre petit serbiteur. Je n'ai plus qu'espérance en vous.

A N O D I N .

Tous les secours de mon art font à votre service.

S A N D I S .

Cadédis , c'est cé qué jé mé suis dit. Bous abez un remède immanquavle pour la Grippe , n'est-cé pas?

A N O D I N .

Oui , Monsieur. (*A part.*) voilà une-bonne pratique.

S A N D I S .

Il sé présente uné cure qui bous féra le plus grand honneur.

A N O D I N .

(*A part.*) Je ne me trompais pas. (*Haut.*)

Nous autres grands Médecins , nous sommes ravis de trouver des maladies désespérées.

S A N D I S .

Jé bais vous conter la chose. Jé suis le Chébalier de Sandis , aussi connu par ses richesses que par sa naissance & sa balur.

A N O D I N .

(*A part.*) Tant mieux , il ne marchandera point. (*Haut.*) Après ? Je vous écoute , Monsieur le Chevalier.

S A N D I S .

Comme il faut se présenter décemment dans le monde , jé mé suis fait faire , il y a six mois , trois havits magnifiques , & j'empruntai d'un honnête usurier la somme de cent cinquante louis.

A N O D I N .

Quel rapport tout cela peut-il avoir à votre maladie ?

S A N D I S .

Tout-à-l'hure. Il m'a fallu faire des villets d'honneur. Jé comptais recevoir de l'argent du pays ; la bicille Marquise de

Croupillac débaît mé mettre en fonds.
D'un autre côté , jé.....

A N O D I N.

Mais au fait , Monsieur le Chevalier , au fait.

S A N D I S.

Eh donc ! j'y suis. Bous êtes bif , sandis , bous êtes bif. Rédouvez d'attention. Jé mé flattais aussi qué les velles & le jeu s'empresseraient dé mé remplir maourse ; mais jé mé bois trahi , noyé , ruiné ; ceux qui mé doibent , mé démandent du tems ; & ceux qui né mé doibent rien , mé promettent.....

A N O D I N.

Plus je vous écoute , moins je conçois tous vos discours. Venez donc à votre maladie.

S A N D I S.

M'y boilà , m'y boilà ; n'ayant pu acquitter mes dettes d'honneur....

A N O D I N.

Je commence à vous entendre. Les soins que vous vous êtes donnés , les courses que vous avez faites , vous ont causé un gros rhume.

SANDIS.

S A N D I S.

Eh Sandis! bous n'y êtes pas. Au moment où jé bous parle , un Huissier m'attend chez moi , pour mé gripper.

A N O D I N.

J'en suis fâché ; je n'ai point de remède pour cette grippe-là.

S A N D I S.

Pardonnez - moi ; bous en abez. Cetté cure est difficile , j'en conbiens ; mais elle mettra lé comyle à botre gloire. Prêtez-moi seulement trois ou quatre millé livres ; & jé bous fais passer dans Paris pour lé plus avile Médécin.

A N O D I N.

Je suis sans ambition.

S A N D I S.

Considérais , jé bous prie , lé serbice qué jé bous rendrais.

A N O D I N.

Je n'en doute pas ; mais je ne puis me procurer vos bons offices.

S A N D I S.

Jé bous ai déjà dit qué la chose est très-

D

possible. Avec un peu d'argent comptant
vous acquérez un renom considérable.

A N O D I N.

Je ne suis point tenté d'éprouver votre
secret.

S A N D I S.

Mais songez donc à ceci : on débraie
payer pour se faire prôner dans le monde,
de même qu'on achète une charge pour
s'attirer de la considération.

A N O D I N.

Tous vos beaux raisonnemens ne sau-
raient me séduire.

S A N D I S.

Jé bois bien que vous êtes indigne de la
protection du Chevalier de Sandis. Jé vous
veille le von jour. Eh, eh, eh ! (*Il rit*). Jé
n'aurai pas de peine à trouver un Médecin
plus habile que vous. Eh, eh, eh, eh !

(*Il sort en riant*).

A N O D I N, *seul*.

La peste du Gascon ! il s'imaginait que
j'allais lui prêter de l'argent.



S C È N E X I.

GROS-GÉNIE, ANODIN.

GROS-GÉNIE. (*Il arrive en sautant de joie.*)

MA fortune est faite , & je suis immortalisé.

A N O D I N.

Que vous est-il donc arrivé , Monsieur Gros-Génie, grand Musicien , fameux Compositeur ?

G R O S - G É N I E.

Me voilà couvert de gloire ; & mon nom doit effacer les noms les plus célèbres.

A N O D I N.

L'un de vos Opéra ne serait-il tombé qu'à la troisième représentation ?

G R O S - G É N I E.

C'est bien autre chose , vraiment.

A N O D I N.

Par un plagiat heureux , & que vous êtes certain qui ne sera jamais découvert ,

D 2

(52)

auriez-vous transporté sur notre scène quelque chef-d'œuvre Italien.

G R O S - G É N I E .

Bagatelle que cela.

A N O D I N .

Faites-moi part du sujet de votre joie & de votre enthousiasme. Je brûle de joindre mes applaudissemens à ceux que vous allez recevoir.

G R O S - G É N I E .

Les éloges vont pleuvoir sur moi de tous côtés. Il m'est venu l'idée la plus heureuse, la plus sublime.

A N O D I N .

Dites-moi vite ce que c'est : vous connaissez mon amitié pour vous.

G R O S - G É N I E .

Je veux aussi que vous soyez le premier témoin de ma gloire. Vous allez voir, vous allez admirer les efforts de mon génie.

A N O D I N .

Satisfaites mon impatience.

G R O S - G É N I E .

Je ne demande pas mieux. J'entre en matière, . . . ne perdez pas un seul mot.

A N O D I N .

Je n'ai garde,

G R O S - G É N I E .

Vous savez que tous les jours le Public se plaint d'être privé d'excellens Acteurs , qui , pour cause de maladies , ne peuvent de long-tems contribuer à ses plaisirs ?

A N O D I N .

Oui. Eh bien ?

G R O S - G É N I E .

Vous savez que d'habiles Danseurs sont chaque jour forcés d'interrompre leurs succès , & de garder la chambre , parce qu'ils se sont donnés une entorse , ou qu'ils ont quelqu'autre indisposition ?

A N O D I N .

A quoi en voulez-vous venir ?

G R O S - G É N I E .

Un moment. Vous savez que les meilleurs Chanteurs & les plus belles voix sont sujets à de gros rhumes , qui les contraignent

de suspendre leur mélodie pendant plusieurs mois , au grand regret du Public ?

A N O D I N , *impatiente.*

Mais vous ne m'apprenez rien de nouveau.

G R O S - G É N I E .

Voici maintenant ce que vous ne savez pas. J'ai trouvé le moyen de faire toujours paraître ces excellens Virtuoses , & de leur ôter le prétexte des maladies , dont ils se servent quelquefois.

A N O D I N .

Comment ferez-vous pour cela ?

G R O S - G É N I E .

J'ai composé une Musique expressive , qu'ils chanteront en cas de rhume , & j'ai fait des airs de danse pour les goutteux & les paralytiques.

A N O D I N .

L'idée est neuve & bizarre.

G R O S - G É N I E .

Ajoutez qu'elle est fort utile. Nos Spectacles ne languiront plus , faute des premiers Sujets ; les Auteurs , débarrassés de la

crainte de voir leurs Pièces mal jouées en certains tems , travailleront avec plus d'ardeur , & feront de meilleurs ouvrages.

A N O D I N.

Mais comment remédiez-vous au rhume des Acteurs ?

G R O S - G É N I E.

Par le moyen de ma Musique , ils toufferont en cadence ; & c'est une nouvelle perfection que j'ajoute à leur art.

(On entend un grand nombre de Touffeurs.)

A N O D I N.

Quel charivari ! Est-ce que tous les catarres se sont donnés rendez-vous dans mon antichambre ?

G R O S - G É N I E.

Ce sont les personnes que j'ai rassemblées pour vous montrer un échantillon de mon savoir faire. Entrez Messieurs & Mesdemoiselles ; venez exécuter ici la contredanse de la Grippe.



SCÈNE DERNIÈRE.

DIVERTISSEMENT.

Plusieurs personnes exécutent , en toussant en mesure , une danse qui doit être très-plaisante. Deux Goutteux , attachés dans leur fauteuil , forment les principales entrées , &c. &c. &c.

Lu & Approuvé , ce 25 Janvier 1776 , GRÉBILLON.

Vu l'Approbation , permis d'imprimer ce 26 Janvier 1776,

A L B E R T.